

Les foins

C'était très certainement la période la plus dure de l'année. Mais en même temps exaltante, puisque en montagne on vit surtout du lait, et qu'en conséquence on fait véritablement sa saison en été. Et cette odeur d'herbe coupée et puis bientôt de foin, quelle merveille... Quand on fauche, on voit une petite fumée au-dessus des champs qui n'est autre que tous ces pollens qui montent dans la fraîcheur du matin. Et ceux-ci se déposent sur la machine toute mouillée qui en devient toute jaune. Elle plonge dans le foin avec son couteau bien aiguisé, elle prend à raz, elle n'en laisse pas une troche.

Odeur de foin partout sur le village, dans la grange et qui se répand à son tour dans la maison. Et même et surtout dans sa chambre placée juste à côté. Il est debout, Auguste, il s'est lavé. Il s'habille dans sa chambre, face à la fenêtre ouverte. Odeur humide du dehors, odeur du vallon qu'il voit devant lui et où il sait l'avance exacte que les paysans y ont. . Bientôt il sera entièrement fauché. Quelle bonne odeur et quelle fraîcheur, avec la rosée. Elle est saine. Elle est à son tour sécurisante. Il la respire, il l'aime, encore que le boulot, aujourd'hui, il faudra le faire, et non pas rester couché rien qu'à sentir ces odeurs qu'on apprécie.

Ce matin il fait beau. Hier soir il pleuvait. La pluie, très forte, il l'entendait, comme il avait aussi entendu avant les grenouilles au bord du lac. La pluie, il la percevait d'abord sur les tuiles du toit, ruisselante, puis qui glougloutait dans les chevaux. Le tout avait formé un véritable déluge, comme un immense concert et d'une force incroyable. Qu'il écoutait, qui l'aidait à s'endormir alors qu'il était encore moulu de ces trois chars de foins un peu mat qu'ils avaient déchargés la veille. Des éclairs zébraient le ciel, et il tonnait si fort qu'il avait du fermer la fenêtre, pas qu'il lui arrive dessus une boule de feu, des choses qu'il avait entendu dire et auxquelles pourtant il ne croyait qu'à moitié. Lui, des boules de feu, il n'en avait jamais vues. Et ces éclairs, un bref instant, ils lui permettaient de voir comme en plein jour. On pouvait voir les champs avec des chiron ou un char qu'on avait laissé à l'angle d'une parcelle en vue de charger le lendemain.

Il y avait beaucoup de place sur la tête. Il en faudrait des chars, la peine en conséquence, pour amener le fourrage jusqu'au toit, et même que plus tard, pour les regains, on devrait utiliser les moindres endroits qu'il reste là-haut, aussi sous le toit, mais sur d'autres solerets à proximité du monte-charge. Il connaissait sa grange mètre par mètre, il la connaissait mieux que personne jamais ne la connaîtrait. Il savait même la forme des planches du sol quand il y mettait le pied. Pas qu'on s'encoule sur une qui dépasse ou qui fait un peu le creux. Et quand on touche le toit, alors qu'arrive la fin des foins, on se met des toiles d'araignée plein la tête, on charogne entre les chevrons où apparaissent parfois quelques clous des planches du toit, ceux qu'on a mis à côté des chevrons et qu'on devrait recourber si on avait le temps. Mais on ne le fait pas,

jamais, de telle sorte qu'on les retrouvera tels l'an prochain. Ainsi va la vie, à la campagne. En quelque sorte elle est figée, où rien ne change d'une année à l'autre, où l'on retrouve toujours les mêmes choses et à leur même place.

On chargeait un char, on le déchargeait, on repartait pour les champs. On faisait trois ou quatre chars d'un jour. Auguste se mettait parfois sur le char, parfois il donnait. On faisait encore presque tout à la main, excepté la fauche. Et le tracteur, oh ! Petit, qui était là et qui avait remplacé le cheval.

Mais les foins, c'était naturellement plus que cela, c'était ces heures passées là-bas aux Ecrottaz, sur le plateau qu'il y a et puis dans un grand creux qu'on trouve plus haut et qu'on appelle l'Amphithéâtre, parce qu'il en a un peu la forme. Et dans l'Amphithéâtre, parce que c'est fermé de tous les côtés, souvent on y est comme dans un four. C'est l'enfer au cœur de l'été et tu y transpires à grosses gouttes. Et d'autant plus qu'on doit déplacer le foin sur de grandes distances à cause d'une pente trop forte pour aller partout.

Et c'est alors qu'on prend le thé, une nouvelle fois sous les arbres qu'il y a plus haut, dans un bosquet, avec de grandes branches qui ont cassé cet hiver et que l'on ne scie pas, pas le temps, pas l'envie non plus. On prend le thé assis sur les pierres qu'il y a sous les arbres, ou sur une grosse branche qui traîne. Et bouillant il te passe la soif, il t e fait transpirer à grosses gouttes. Mais en même temps tu connais un sentiment de fraîcheur, et surtout quand il y a un léger courant. Tu apprécies. Tu es heureux. On regarde les champs. On regarde le village. On regarde à quoi on en est avec nos foins. Est-on en retard sur les autres, même pas, on est dans la ligne. On se remet à l'ouvrage. On descend pour continuer à brasser du fourrage, à le déplacer. Avec ces champs trop en pente, on ne fait que ça. Et mieux vaut le descendre que le remonter. Et bientôt on laisse le terrain parfaitement propre et râtelé. Et cette vision de propreté, même que la journée a été pénible, elle est belle, elle est bonne. C'est l'ouvrage que l'on fait et que l'on mène à bien, c'est cette volonté de faire les choses avec précision, que tout soit achevé, qu'il n'y ait rien à redire.

Mais naturellement il y aurait beaucoup plus à dire sur les foins. Et Auguste le sait, lui qui n'arrive pas vraiment à exprimer ce qu'il a ressenti au cours de toutes ces années. Alors il se tait, il réfléchit, il regarde. Et pour finir il se dit :

- C'est beau tout de même que d'être en vie !